

Richard Jourdain savait, avant même qu'elle commence, que ce serait une mauvaise journée. C'était un de ces jours perdus d'avance, où l'on sait que rien de bon ne peut arriver. Une journée ratée. Habituellement, ces journées-là étaient à oublier. Impossible de pouvoir en tirer quoi que ce soit. Elles étaient mal nées, tout simplement. Le genre à biffer du calendrier afin de passer directement au jour suivant. Mais il savait bien que c'était inutile. Cette journée-là, il devait la vivre, la subir, minute par minute, en se disant qu'elle finirait bien par passer et qu'un autre jour suivrait, qui, au fond, ne pourrait pas être pire.

Toutes ses craintes se confirmèrent dès qu'il mit le pied dans le petit dépanneur situé en face de son bureau, comme il le faisait tous les matins. Son regard se posa immédiatement sur le *Journal de Montréal* dont la pile trônait au milieu des autres quotidiens du matin. Sa photo occupait pratiquement toute la une du journal. Une photo cadrée serré, prise au téléobjectif, car tout ce qui se trouvait autour de sa figure était flou. Il avait le visage tourné de côté, regardant un point imprécis, le col de son veston lui serrant le cou et deux doigts posés sur l'oreillette logée au creux de son oreille. Et à droite de l'image, le titre, rouge sang, sensationnaliste à souhait, surmonté du mot « Exclusif » :

UN FLIC MEURTRIER DANS L'ENTOURAGE DU MAIRE GENDRON

Ses yeux restèrent vissés à ces mots, incapables de s'en détacher. Il fut un moment sous le choc, comme s'il ne pouvait croire que ce titre parlait de lui, qu'il le qualifiait, lui, de ce qu'il avait toujours détesté et méprisé. Il finit pourtant par continuer son chemin, non sans une certaine brusquerie, jusqu'au comptoir à café. Il avait l'esprit en ébullition, les émotions remontant en lui comme une lame de fond balayant tout sur son passage. Il plaça maladroitement le gobelet sous la cafetière et le remplit à ras bord, à tel point qu'il renversa un peu de café en mettant le couvercle.

Lorsqu'il arriva à la caisse, M. Wong venait d'y déposer l'exemplaire du quotidien qu'il mettait de côté tous les jours à son intention. Jourdain se prépara à le payer, mais l'homme l'arrêta d'un geste de la main.

– C'est ma tournée, M. Jourdain. Disons que c'est ma petite contribution pour rendre votre journée un peu plus agréable.

Il avait un visage en forme de lune qui lui donnait un âge imprécis. Seuls ses cheveux gris, qu'il coiffait vers l'arrière, plaqués sur son crâne, trahissaient qu'il était sur le deuxième versant de sa vie. Il était toujours de bonne humeur derrière son petit comptoir, au milieu des magazines, des paquets de cigarettes et des billets de loterie. C'était un bourreau de travail, comme l'étaient tous les Asiatiques de sa génération, toujours là les matins de la semaine, souvent aussi le soir, et parfois même les samedis et dimanches.

Jourdain voulut protester, mais M. Wong n'en démordit pas.

– J’insiste. Je suis désolé de voir que les journalistes s’acharnent encore sur vous. Vous ne le méritez pas.

Jourdain remit l’argent dans sa poche et prit son journal et son café.

– Vous êtes gentil, dit-il d’une voix fatiguée. Je vous revaudrai ça.

– Je n’en doute pas, répondit M. Wong avec un sourire plein de sous-entendus. Vous êtes un homme de parole.

Jourdain allait sortir lorsque M. Wong le rappela.

– M. Jourdain ! Dites-vous que la vie est faite de grandes et de petites choses. Les plus importantes sont souvent les plus petites, celles qu’on ne remarque jamais. Ce sont celles-là qui font que la vie est belle, malgré tout.

Jourdain se contenta de hocher la tête et sortit.

Son bureau était situé dans un immeuble commercial de trois étages dont le rez-de-chaussée était occupé par une pharmacie. C’était un bâtiment sans saveur de l’est de Montréal. Le secteur restait imperméable à l’opulence du centre-ville, comme si une barrière empêchait la prospérité de se propager de ce côté de la métropole. Une barrière qui était sans doute liée aux gens qui habitaient le quartier, pour la plupart des retraités qui y avaient vécu toute leur vie, des familles monoparentales et des assistés sociaux qui avaient tout juste de quoi payer leur loyer et leur électricité.

Son bureau se trouvait au premier étage, juste au-dessus de la pharmacie. Une odeur de médicament y était toujours présente, indélébile. L’intérieur était sobre, pour ne pas dire défraîchi. Il avait ouvert son bureau de détective privé avec

du mobilier usagé et le minimum nécessaire pour travailler : ordinateurs, classeurs, téléphones, télécopieur. On entrait d'abord dans une petite pièce occupée par quelques chaises. Derrière, on apercevait deux bureaux vitrés, le sien et celui de son associée, ainsi qu'une petite salle de conférence.

Francine était déjà là, et déjà au téléphone. Il déposa le journal et le café sur son bureau, enleva son veston qu'il jeta sur l'une des deux chaises réservées aux visiteurs et se laissa choir dans son fauteuil. Il regarda un moment son agenda, ouvert sur une page blanche. Les dernières semaines, il n'était passé qu'en coup de vent, pour régler quelques affaires, tout occupé qu'il était par son emploi au parti politique du maire de Montréal, Serge Gendron. Un emploi qu'il avait perdu la veille pendant que s'élaborait dans la salle de presse d'un quotidien cette une assassine avec sa photo.

L'apparition de Francine dans l'encadrement de la porte de son bureau le tira de ses réflexions. Elle croisa les bras et appuya son épaule contre le chambranle tout en le dévisageant. Elle portait un chemisier blanc à manches longues ainsi qu'un pantalon beige maintenu par une ceinture.

– Tu es la vedette partout ce matin, clama-t-elle. J'étais justement avec une chercheuse de Paul Arcand qui voulait obtenir une entrevue. C'est la troisième fois qu'elle appelle.

– Et tu lui as répondu quoi ? demanda-t-il d'une voix rouillée par le manque de sommeil.

– Que tu n'étais pas là et que, de toute façon, tu prenais quelques jours de congé. Elle ne m'a pas crue.

Jourdain poussa un soupir en passant sa main sur les poils rudes de son menton. Il n'avait pas pris la peine de se raser ni de déjeuner ce matin. Il s'était contenté d'un café pour éclaircir ses idées.

– C’est probablement tout ce qu’il me reste à faire...

– Tu l’as su quand ?

– Hier soir. Munger m’a appelé pour m’annoncer que le *Journal de Montréal* allait publier un article à mon sujet et que le parti mettait fin au contrat.

Il l’avait pressenti dès qu’il avait entendu Munger au téléphone. Son timbre de voix ne laissait place à aucune équivoque. De toute façon, lorsque le téléphone sonnait tard en soirée, c’était rarement pour annoncer une bonne nouvelle.

– Richard, on a un problème, avait simplement dit Munger en guise de préambule.

Philippe Munger était directeur général du parti politique du maire Gendron. C’était un ancien policier du Service de police de la Ville de Montréal. À sa retraite, au début de la cinquantaine, il avait aussitôt joint le Parti du Nouveau Montréal, ce qu’il n’avait jamais pu faire du temps qu’il était policier. Il adorait la politique bien qu’il n’ait jamais voulu être politicien. Il détestait se retrouver sous les projecteurs. Il préférait travailler dans l’ombre, mener les jeux de coulisse, là où se trouvait le vrai pouvoir.

Il lui avait obtenu ce *job* au parti. Même si les élections avaient lieu à l’automne, le parti était déjà en mode électoral et avait besoin de quelqu’un pour vérifier le passé des candidats pressentis et s’assurer que personne ne traînait derrière lui un cadavre qui viendrait éclabousser la campagne du maire Gendron. Munger avait tenu à lui donner ce contrat, n’ayant jamais accepté la façon avec laquelle le service de police s’était débarrassé de lui un an plus tôt, quand Jourdain avait abattu par erreur un citoyen dans l’exercice de ses fonctions. Un Noir, de surcroît. Le SPVM l’avait abandonné à

son propre sort, le sacrifiant sur la place publique pour se donner bonne presse auprès de la communauté noire. Même le syndicat ne l'avait défendu que du bout des lèvres, n'osant pas s'avancer sur ce terrain miné. Munger avait donc voulu l'engager, sachant par où Jourdain avait dû passer durant la dernière année, perdant tout : son emploi, sa famille, sa maison.

– Un journaliste du *Journal de Montréal* m'a appelé en début de soirée, avait expliqué Munger. Il sait que tu travailles pour le parti. Il t'a vu lors de la soirée du 29 avril. Il a même réussi à te photographier et va tout publier demain matin.

Il se rappelait très bien cette soirée, un super-bénéfice dans l'un des districts de la ville, avec des gens d'affaires qui avaient payé très cher pour entendre le maire et le rencontrer par la suite. À l'origine, il ne devait pas y participer. Il avait été établi dès le départ, tant pour lui que pour le parti, que jamais il ne serait présent à un événement public. Mais quelques jours auparavant, il y avait eu ces lettres de menaces à l'endroit du candidat du district, un avocat de confession juive. Le parti avait fait appel à une agence de sécurité durant la soirée, mais on lui avait demandé d'assurer une présence discrète, ne serait-ce que pour surveiller les lieux de loin. Son rôle consistait à épauler les agents de sécurité qui, eux, se chargeaient de la surveillance rapprochée du candidat et du maire.

Quelqu'un l'avait donc reconnu. C'était difficile de passer inaperçu quand sa photo avait fait tous les bulletins de nouvelles pendant un an. Le photographe l'avait probablement surpris tandis qu'il était occupé à inspecter la salle, salivant de satisfaction en pensant au *scoop* qu'il venait de dénicher. Pensez donc : un ex-policier accusé d'avoir tué un honnête citoyen travaillait maintenant pour le parti du maire ! C'était le genre de scandale qui pouvait faire déraiper une campagne électorale avant même qu'elle commence.

– On m’a confirmé que l’article serait publié en première page, avait poursuivi Munger au téléphone. Je suis désolé, Richard. Je n’ai pas vraiment le choix.

Serrant le combiné dans sa main, Jourdain savait bien ce que cela signifiait. Il n’avait plus de contrat, il n’était même plus question pour lui de remettre les pieds au bureau du parti. Munger avait sans doute déjà annoncé au journaliste qu’il l’avait renvoyé. Il prétexterait qu’il s’agissait d’une erreur de parcours, qu’il avait simplement appelé un détective privé sans connaître son passé. Il s’arrangerait aussi pour prendre tout le blâme de cette décision, évitant ainsi que le scandale ne retombe sur son patron. De cette façon, l’affaire serait tuée dans l’œuf. Bien sûr, la nouvelle ferait les délices des médias durant un jour ou deux, mais elle serait vite oubliée, remplacée par autre chose. Cela l’empêcherait de s’éterniser des semaines et des semaines sur la place publique, relancée par les adversaires de Gendron, et que les électeurs ne retiennent plus qu’elle le jour du scrutin.

– Je suis réellement désolé, avait répété Munger au bout du fil. Je voulais bien faire en te donnant ce contrat. Laissons passer la tempête. Après, on verra. On aura toujours l’occasion de se reprendre.

– Bien sûr, avait simplement répondu Jourdain qui n’en croyait pas un traître mot.

Il enleva le couvercle de son gobelet de café et le jeta dans la corbeille placée au pied de son bureau. Francine l’avait écouté raconter sa conversation de la veille sans prononcer un mot, toujours appuyée au chambranle de la porte. Elle avait un visage carré, les cheveux bruns coupés à angle droit, un grain de beauté sur le coin de la lèvre supérieure et de grands yeux toujours calmes. Elle travaillait avec lui depuis quelques mois, en fait depuis qu’ils avaient ouvert

ce bureau de détectives privés. Ils étaient tous deux à la recherche d'un boulot et le plus simple avait été de fonder leur propre entreprise.

Elle l'examina un moment en silence. Elle voyait bien qu'il n'avait pas beaucoup dormi. Il avait passé la nuit à ruminer ce mauvais coup du sort, cette fatalité qui le poursuivait toujours, se demandant comment il allait remplacer cet engagement. C'était le premier gros contrat qu'ils décrochaient et qui leur permettait enfin de ne pas se demander comment ils allaient boucler le mois. Mais aujourd'hui, tout était à recommencer.

– Tu sais ce que je ferais à ta place ?

– Non, mais je sens que tu vas me le dire, prononça-t-il d'un ton las.

– Je prendrais congé. De toute façon, tu ne pourras rien faire ici. Tous les journalistes de Montréal vont être à tes trousses. Le téléphone n'a pas arrêté de sonner depuis que je suis arrivée. J'en profiterais pour disparaître de la circulation pendant un jour ou deux, le temps de laisser l'eau couler sous les ponts.

Jourdain porta la main à sa bouche, pensif. Évidemment, cela ne le tentait pas. Il n'avait pas envie de partir. C'était comme s'il se défilait de ses responsabilités, comme s'il se cachait. D'ailleurs, qu'irait-il faire chez lui ?

– Je ne peux pas te laisser toute seule au bureau, prétextait-il.

– Pourquoi pas ? J'ai de quoi m'occuper un peu et il faut bien que quelqu'un réponde au téléphone. Je garderai le

fort. Toi, si tu restes ici, tu vas tourner en rond. Et je ne serais pas surprise de voir bientôt les équipes de la télévision débarquer en force.

Francine le sentait toujours indécis. Au fond, elle savait bien ce qui l'inquiétait. C'était l'argent, et le sentiment de se sentir soudainement si inutile. Ils gagnaient à peine plus que le salaire minimum. Il devait se dire que ce n'était pas le moment de prendre congé.

Elle s'avança et posa ses mains sur le dossier de l'une des chaises.

– Écoute, pour l'argent, on va se débrouiller. J'ai quelques petits contrats en cours et il y en aura sûrement d'autres qui vont entrer. Il faut croire en l'avenir.

Il esquissa une moue.

– Et le loyer, on va le payer en rognant sur nos salaires ? répliqua-t-il. Tu as des enfants à ta charge. Tu as besoin de tout ton salaire.

– Et toi, tu n'as pas une pension alimentaire à payer ? riposta-t-elle. Je te rappelle que nous sommes associés à part égale. Et puis, qu'a dit Munger hier soir au sujet du contrat ? Est-ce qu'il t'a parlé d'argent ?

Jourdain poussa un soupir.

– Il m'a dit que le parti me paierait le reste de la semaine.

– Bon, tu vois ? Que tu restes ici ou non n'y changera rien. Ce n'est pas en t'enfermant au bureau que l'argent va entrer davantage. Moi, à ta place, je m'en irais avant que les

journalistes rappellent. Prends congé. De toute façon, s'il se présente quelque chose d'important, je pourrai toujours te rejoindre, non ?

Jourdain savait bien qu'elle avait raison. Francine parvenait souvent à saisir les évidences qu'il ne voyait pas. Lui, il avait plutôt l'impression de n'être qu'une boule d'émotions qu'il n'arrivait pas toujours à comprendre ni à contrôler.

Il revint finalement chez lui, dans son trois pièces et demie qu'il détestait tant parce qu'il symbolisait tout ce qu'il avait perdu depuis un an. Il se changea, enfila des jeans, son vieux col roulé en laine gris et une veste avant de repartir aussitôt. Il louait non loin de là un petit local dans un entrepôt où il entassait la plupart de ses affaires depuis son divorce et la vente de sa maison. Une chaloupe juchée sur une remorque en occupait pratiquement tout l'espace. Il sortit son attirail de pêche, vérifia sa canne et ses appâts, s'assurant que tout était fonctionnel et que rien ne manquait. Il fixa la remorque à l'attelage de sa voiture, arrêta au dépanneur pour acheter des vers de terre et se rendit sur la Rive-Sud, à la hauteur des îles de Boucherville, là où il allait souvent pêcher.

Durant la dernière année, la pêche avait été sa bouée, son refuge, son semblant de paix. Quand il était dans sa chaloupe, la canne logée dans sa main, il n'avait pas à se préoccuper des médias ou des gens qui pouvaient le reconnaître et le montrer du doigt, et il n'était pas obligé de tout surveiller autour de lui. Pendant les mois précédents, sa photo avait été à la une de tous les journaux et dans tous les bulletins télévisés, et son nom, présent sur toutes les lèvres. Il était le policier qui avait tué un Noir, un honnête citoyen. Celui qui avait jeté le discrédit sur le Service de police de la Ville de Montréal, qui en était la plaie. Pourtant, il n'était pas un tueur ; il avait juste commis une erreur, une simple erreur, une terrible erreur. C'était un accident.

C'était arrivé un midi, en milieu de semaine. Il patrouillait à pied dans le quartier lorsqu'il avait entendu le message sur sa radio portative. Un vol à main armée avait eu lieu dans un dépanneur à deux rues de là. Le suspect était un homme de race noire. Au même moment, il avait aperçu un Noir qui traversait la rue en courant au milieu des véhicules. Il ne se souvenait plus vraiment s'il avait crié ou non. Probablement que si. Il avait levé son arme et il avait tiré. Une seule balle. L'homme s'était écroulé au sol, le sang s'étoilant aussitôt sur sa chemise blanche. Il était certain d'avoir abattu le voleur, probablement celui qu'on recherchait pour une série de vols dans les commerces du quartier au cours des dernières semaines. Tout en s'approchant de lui, il avait lancé le message qu'il avait intercepté le suspect et avait demandé une ambulance. L'homme était mal en point. Il s'était penché au-dessus de lui et avait attendu l'arrivée des ambulanciers. La foule s'était alors massée autour de lui, d'abord silencieuse, puis des pleurs et des cris avaient surgi ici et là. Alors, les premiers doutes s'étaient insinués dans son esprit, à l'effet que la victime ne correspondait pas tout à fait à la description du suspect, qu'il s'était peut-être trompé. À leur arrivée, ses collègues l'avaient isolé avec précaution et il avait senti l'obscurité l'envahir, un énorme trou noir s'ouvrir sous ses pieds.

Il avait été suspendu sans solde. L'enquête interne avait suivi, puis les accusations criminelles et la plainte en déontologie policière. Bref, le tourbillon des comparutions et des interrogatoires, au milieu de l'opinion publique qui se déchaînait contre lui et les cris des organismes de défense des Noirs. Tous s'étaient ligüés contre lui. Il était devenu le symbole de tout ce qui ne fonctionnait pas à la police de Montréal, de ce racisme latent malgré les beaux discours de la direction. Le SPVM avait tout tenté pour se faire rassurant, prêt à le sacrifier pour sauver son image. Il était une cause perdue. Et au milieu de toute cette tempête, il y avait eu les disputes avec sa femme, la tension toujours palpable entre eux, et finalement, leur séparation et le départ de leur deux filles.

Au début, il s'était emmuré chez lui. Chaque fois qu'il sortait, il sentait le regard des autres se poser sur lui, chargé de mépris. Parfois, ce n'était qu'un mouvement qu'il surprenait à la limite de son champ de vision, un coup de coude ou une main posée sur un bras avec un mouvement de tête dans sa direction. Le geste venait le frapper de plein fouet et décuplait sa honte et son désir de fuir, de disparaître.

Longtemps, il avait cherché un moyen de trouver la paix. Il avait arpenté tous les parcs publics, le mont Royal, le jardin botanique. Mais chaque fois, il avait surpris un regard qui le reconnaissait, qui le jugeait. Il avait voulu s'enfuir de la ville, se réfugier au milieu de nulle part, loin de tout être humain. Mais il n'en avait jamais trouvé le courage. La ville était son univers, sa femme et ses deux filles, sa famille, et son travail, sa passion.

Heureusement, il y avait eu la pêche. Il partait le matin, alors que le soleil n'était qu'une boule de feu s'élevant paresseusement à l'horizon, accrochait la remorque à bateau à sa voiture et partait en direction du fleuve. Il passait ses journées à pêcher, seul dans sa chaloupe, remettant à l'eau les poissons qu'il attrapait. Pêcher n'était pas important. Ce n'était, au fond, qu'un prétexte pour s'isoler, pour fuir le monde, pour tuer le temps. Sur l'eau, il ne voyait personne, sauf les quelques pêcheurs à qui il envoyait la main ou avec qui il bavardait, échangeant des banalités. Ils ne semblaient jamais le reconnaître, comme s'ils vivaient coupés du monde extérieur. Mais plus souvent qu'autrement, il était seul avec lui-même, il s'isolait.

Malgré ses efforts, il ne réussissait pas à tout oublier. Pendant les longues heures durant lesquelles il pêchait, ballotté par l'eau, fouetté par le vent toujours frisquet, il ne faisait que penser. Il ressassait continuellement ce qui s'était passé, son procès et le fouillis de procédures qu'il avait dû subir, ses problèmes de couple. Il aurait tellement voulu se fuir lui-même, ne songer à rien, s'évader de ses propres pensées. Parfois, il y arrivait, quand un doré ou un

brochet mordait à l'hameçon et engageait le combat pour retrouver sa liberté. Alors là, il ne pensait plus qu'à la bête qui se débattait au bout de sa ligne, qui frappait l'eau de sa queue avec l'énergie du désespoir. Quand il réussissait à la capturer après de longues minutes, souvent après l'avoir épuisée, il se sentait envahi d'une fierté retrouvée. Meticuleusement, il décrochait l'hameçon, prenait un moment pour examiner sa prise, pour bien lui montrer combien il la respectait, et il la remettait à l'eau. Souvent, le poisson restait là, hagard, surpris de se retrouver dans le fleuve après s'être tant débattu pour y rester. Puis, en deux ou trois vigoureux coups de queue, il finissait par disparaître dans les profondeurs sombres. Durant ces rares instants, il oubliait son malheur, il ne se souciait plus du regard des autres.



Jourdain passa toute la journée sur le fleuve, dans les chenaux qui séparaient les îles de Boucherville. Il avait apporté un sandwich qu'il avait préparé à la hâte, quelques fruits et un thermos rempli de café qu'il vida lentement au milieu de sa chaloupe, le col de sa veste relevé pour se protéger du vent frais.

Lorsqu'il rentra chez lui, les muscles engourdis par tant de soleil et de vent, la soirée était déjà avancée. Durant la journée, son nom avait fait les manchettes des bulletins de nouvelles, mais il n'avait rien vu rien entendu. Son logement était silencieux, mis à part le ronronnement du réfrigérateur. Seule la lumière clignotante de son répondeur indiquait qu'on avait tenté de le joindre.

Il enleva ses vêtements et resta un long moment sous l'eau chaude de la douche. Il prit ses messages pendant qu'il préparait le souper. À une exception près, ils venaient de journalistes. L'un d'eux lui proposait même une somme

d'argent pour avoir l'exclusivité d'une entrevue. Il les effaça tous, sauf celui laissé par Francine, qui l'avait appelé en fin d'après-midi. En fait, c'était la seule bonne nouvelle de la journée. Quelqu'un voulait lui confier un contrat. Un certain Armand Tellier.